

QUELQUES REFLEXIONS

ordonnées sur le merveilleux (suite)

L'enfant, maintenant, est un homme. Qu'est devenu son sentiment du merveilleux. Je crois que l'humanité se clive à cet égard en plusieurs familles.

Pour certains adultes, le merveilleux n'est que chimère à peine propre à amuser les bébés. Rien ne leur paraît digne d'attention que le positif et le scientifique. Ce sont les esprits forts pour qui l'ombre même de la poésie est haïssable.

D'autres, au contraire, reliront toute leur vie « Robinson Crusoë » et Conan Doyle, à peu de chose près. Appelons-les les croyants.

D'autres encore, que je nommerai les croyants honteux. Je les vois comme ces bourgeois anticléricaux qui se sont mariés à l'Eglise et dont les enfants feront leur première communion. Ils n'ont pas le temps de rêver, mais il leur arrive de le faire. Ils rêvent alors d'un hasard qui leur donnerait la fortune. Leur merveilleux a cristallisé au niveau du 3^e stade.

Les autres, enfin... je crois bien les plus nombreux. Chez eux, le merveilleux connaît sa dernière évolution. La puissance y devient toute spirituelle. La part du hasard s'est faite encore plus mince et plus plausible (il nous faut bien avouer qu'il reste notre dernier dieu vivant); les héros n'ont plus rien d'exceptionnel, leurs vies n'offrent plus rien d'extraordinaire et même si elles « finissent bien », elles connaissent l'échec et la souffrance. Quel pouvoir le lecteur assume-t-il alors ? — Celui de l'auteur : il pénètre les existences d'autrui, les embrasse comme à vol d'oiseau; parfois semble agir sur elles, sait ce que les intéressés eux-mêmes souvent ne savent pas. Le pouvoir des personnages aussi dont il partage les aventures sans risque et sans trop d'inconfort. Aussi bien, ici, s'agit-il moins de domi-

ner que de magnifier; de triompher, que d'exalter le réel; de régner, que de chanter le tout de l'homme, sa misère comme sa grandeur.

De la féerie, nous voici passés à l'idylle, de l'épopée à la tragédie.

Le merveilleux s'est résolu en poésie.

*
**

Mais enfin, le merveilleux, l'allons-nous moderniser ?

Le merveilleux se modernise, c'est-à-dire qu'il travaille à se situer dans les cadres modernes, dans le monde contemporain. On le voit bien avec les œuvres de Jules Verne, plus près de nous; avec le roman policier et, dans un autre domaine, avec des films comme « L'éternel retour » de Cocteau.

Aujourd'hui même, la littérature pour enfants et adolescents est certainement riche de récits de guerre, de résistance, d'expériences atomiques. Attendons qu'elle trouve son Jules Verne, son Grimm, son Kipling. Car nous, éducateurs, nous ne communiquons à nos enfants que les « classiques » du merveilleux.

Tout ce qu'une pensée révolutionnaire pourrait sur ce point exiger de nous, c'est que nous hâtions l'accession à la poésie. Je veux bien. Mais sans prescrire le merveilleux. Ne faut-il pas que jeunesse se passe ?

*
**

Quittons maintenant le plan littéraire sur lequel je n'ai pas cessé de me tenir et voyons ce que nous propose M. Lamireau en fait de modernisations. Son article est là-dessus assez vague. Devons-nous remplacer le conte par des études, causeries et travaux scientifiques ? Substituer à la passivité du lecteur ou de l'auditeur de fictions, les activités créatrices de l'artiste et de l'artisan ? En bref, renoncer au romanesque, au profit de la vie vraie et pleine, vivre et non plus regarder vivre, le merveilleux passant ainsi des livres dans la réalité ? De telles questions rendent manifeste que, s'attaquant au conte, c'est en fait le procès de la littérature en général que M. Lamireau engage. Ce ne serait plus seulement le conte que l'évolution de la société condamnerait, mais toute la littérature, le phénomène littéraire lui-même. Dans le monde qui vient, que M. Lamireau appelle, personne n'aurait plus le besoin ni même l'idée de lire de romans. Rien n'est moins sûr. Je laisse en tout cas le soin à M. Lamireau d'établir le bien-fondé de cette croyance si effectivement elle est la sienne.

Et pour terminer, je transcrirai, de mémoire, une phrase de Roger Caillois qui m'a longtemps remué. Ce qu'elle propose est au-dessus de mes forces et me paraît, au reste, contradictoire. Mais peut-être quelqu'un qui me lit saura-t-il la faire sienne et la vérifier

jusqu'au bout. La voici donc : « Les hommes pourraient vivre le romanesque qu'ils recherchent si avidement dans la littérature, s'ils ne craignaient pas la souffrance. »

B. AMENGUAL.